

LE CARDINAL RATZINGER, BENOÎT XVI ET LA CULTURE FRANÇAISE

Séance ordinaire du 5 mai 2023
Communication du Père Jacques Bombardier

Avant d'aborder le sujet de cette conférence, il me semble important de nous remémorer quelques dates et quelques événements importants de la vie de Joseph Ratzinger, né en 1927 et décédé en 2022 ; ainsi nous pourrions mieux comprendre son enracinement bavarois autant dans la culture populaire que dans le monde université de cet État allemand si original.

Joseph est né en Bavière en 1927 dans une famille modeste mais très unie et très dynamique. Le père, gendarme, est un antinazi notoire qui démissionnera en 1937 pour ne pas servir sous ce régime. Comme Karol Wojtyła, Joseph Ratzinger a subi l'oppression d'un régime athée et la dévastation entraînée par la folie de vouloir créer un « homme nouveau » dans un monde sans Dieu.

Enrôlé de force dans les Jeunesses hitlériennes à 14 ans en 1941, puis dans la lutte antiaérienne, tout en poursuivant comme il peut des études, il refuse d'être SS, connaît le travail obligatoire en 1944 et se retrouve prisonnier des Américains, à la Libération, en 1944. En 1945, il reprend sa formation sacerdotale au séminaire et à l'université de Freising : il est ordonné prêtre en 1951. Vicaire un an dans une paroisse de Munich, il reprend ses études à la demande de son évêque : il termine sa thèse de doctorat en juillet 1953. Elle s'intitule « Volk und Haus Gottes in Augustins Lehre von der Kirche » (« Le peuple et la maison de Dieu dans la doctrine ecclésiale de saint Augustin »). On lui demande alors de poursuivre par une thèse d'habilitation à l'enseignement. Son travail est rejeté par un des théologiens de l'université, membre

du jury, en raison d'une présentation jugée trop moderne de la Révélation divine : il doit abandonner cette partie de sa thèse et redévelopper la seconde partie : son travail sera finalement accepté avec louanges et devient « La théologie de l'histoire chez saint Bonaventure ». Joseph Ratzinger est nommé maître de conférences à l'université de Munich. Nous sommes en 1958.

De 1958 à 1981, il sera théologien et professeur : de 1959 à 1963 à Bonn, puis de 1963 à 1966 à Münster, en Westphalie, comme professeur de théologie dogmatique et d'histoire des dogmes ; en même temps, il joua un grand rôle au concile Vatican II comme conseiller du cardinal Frings de Cologne ; en 1966, il est appelé à Tübingen par Hans Kung et devient doyen de la faculté de théologie, où il enseigne toujours la dogmatique. Les événements de 1968 sont terribles à Tübingen : Ratzinger y fait face et n'est jamais contesté par les élèves. Il confie à Peter Seewald : « Nous avons collaboré étroitement avec des collègues qui cherchaient à éviter que tout cela ne dégénère complètement. Il ne s'est pas produit le moindre incident dans mes cours, d'ailleurs. Mais la terreur qui régnait a été une expérience dramatique. »¹ Ces événements l'ont tellement épuisé et l'atmosphère est si irrespirable à Tübingen qu'il en part en 1969 pour l'université de Ratisbonne : il retourne donc en Bavière et retrouve son frère, qui dirige la célèbre maîtrise de la cathédrale. Ils s'y installe et achète une maison. Ratzinger sera élu doyen de la faculté de théologie et, en 1976, vice-recteur de l'université. Il y rêve de consolider son œuvre théologique et y publiera ses ouvrages ma-

jeurs. C'est là que le pape Paul VI vient le chercher en 1977 pour le nommer archevêque de Munich et cardinal quelques mois plus tard. Ses adieux à Munich ont montré, écrit Peter Seewald, « combien Ratzinger s'était enraciné dans cette ville comme dans l'ensemble de la Bavière. L'épiscopat l'avait transformé en pasteur proche du peuple. »² En 1981, le pape Jean Paul II, qui le connaît bien depuis le concile et les conclaves, l'appelle à Rome comme préfet de la Doctrine de la foi, ce qu'il restera jusqu'en 2005, date de son élection comme pape. Il renoncera à sa charge en 2013 et vivra comme un moine au monastère du Vatican jusqu'à sa mort en 2022.

Ces repères historiques étant posés, nous pouvons aborder notre sujet : Joseph Ratzinger et la culture française. Nous ne pourrions pas évoquer en détails tous les auteurs lus et assimilés par celui qui deviendra le pape Benoît XVI. Je n'approfondirai que quatre auteurs qui me semblent majeurs : Dom Jean Leclercq, moine français de Clervaux au Luxembourg, Blaise Pascal, Paul Claudel et le cardinal de Lubac. D'autres seront évoqués au fil du texte.

Quand le pape Benoît XVI a expliqué le choix de son nom de pape, il a évoqué d'abord son prédécesseur Benoît XV, pape de 1914 à 1922, très décrié, en France surtout, car pour la paix et contre la guerre de 1914-1918 ; mais le pape Benoît XVI a surtout évoqué, comme raison du choix de son nom, saint Benoît (490-547), le père du monachisme occidental. Joseph Ratzinger est profondément bénédictin dans l'âme, autant dans l'approche des événements que dans le style de vie : il admire et médite la vie de



saint Benoît, fait retraite très souvent dans l'abbaye bénédictine de Scheyern, en Bavière, ou au mont Cassin, en Italie. Mais surtout, l'itinéraire de saint Benoît l'a profondément inspiré : le retrait de saint Benoît de la société romaine de son temps en décadence, sa recherche de Dieu et la fondation monastique qu'il entreprit et qui se répandit très rapidement, devint, en fait, sans le vouloir consciemment, la matrice de la civilisation européenne issue de l'effondrement de l'empire romain en Occident.

Un des maîtres qui l'ont guidé dans ce chemin bénédictin est le moine français Dom Jean Leclercq, moine de Clervaux au Luxembourg. Benoît XVI cite plusieurs fois cet auteur dans son célèbre discours aux Bernardins, prononcé le 12 septembre 2008. Jean Leclercq est né en 1911 dans le nord de la France et mort le 27 octobre 1993 dans son abbaye de Clervaux. Il a enseigné de longues années à l'université Saint-Anselme de Rome où un « Centre Jean Leclercq » a d'ailleurs été créé pour étudier et continuer son œuvre. Son ouvrage majeur est *Saint Bernard*, en deux volumes publiés en 1948, complétés par de nombreuses études ; l'œuvre que cite Benoît XVI dans son discours aux Bernardins est *L'Amour des lettres et le désir de Dieu. Initiation aux auteurs monastiques du Moyen Âge*, de 1957, à l'érudition riche et discrète, toute monastique. Elle est suivie de deux autres livres : *L'Amour vu par les moines* et *Le Mariage vu par les moines*. Avec tact et grande finesse, faisant remarquer que bien des moines de saint Bernard sont veufs quand ils entrent au monastère, Dom Leclercq présente les faces de l'amour – char-

nel, spirituel, humain et divin – dans les mots, les images, les symboles exprimés et expliqués par les moines et moniales du XII^e siècle. Dom Jean Leclercq tente, dans cette analyse surprenante, de discerner l'expérience fondamentale et originelle de l'amour chez les moines et les moniales du XII^e siècle, en fonction de leur expérience personnelle d'hommes et de femmes du Moyen Âge florissant.

Aux Bernardins, Benoît XVI cite plusieurs fois Dom Jean Leclercq au cours de ce discours où le pape désire parler « des origines de la théologie occidentale et des racines de la culture européenne [dans ce] lieu [...] emblématique [des Bernardins], lié à la culture monastique ». Et le pape d'ajouter : « Ce lieu, évoque-t-il pour nous encore quelque chose ou n'y rencontrons-nous qu'un monde désormais révolu ? » Puis il poursuit : « En considérant les fruits historiques du monachisme, nous pouvons dire qu'au cours de la grande fracture culturelle, provoquée par la migration des peuples et par la formation des nouveaux ordres ératiques, les monastères furent des espaces où survécurent les trésors de l'antique culture et où, en puisant à ces derniers, se forma petit à petit une culture nouvelle. Avant toute chose, il faut reconnaître avec beaucoup de réalisme que leur volonté n'était pas de créer une culture nouvelle ni de conserver une culture du passé. Leur motivation était beaucoup plus simple. Leur objectif était de chercher Dieu, *quaerere Deum*. » Et le pape de commencer sa démonstration en citant Dom Jean Leclercq – il le fera trois fois dans son texte. « *Quaerere Deum* : comme ils étaient chrétiens, il ne s'agissait pas d'une aven-

ture dans un désert sans chemin, d'une recherche dans l'obscurité absolue. Dieu lui-même a aplani la voie... Cette voie était sa Parole qui, dans les livres des Saintes Écritures, était offerte aux hommes. La recherche de Dieu requiert donc, intrinsèquement, une culture de la parole, ou, comme le disait Dom Jean Leclercq dans une formule bien ramassée : « Eschatologie et grammaire sont dans le monachisme occidental indissociables l'une de l'autre. Le désir de Dieu comprend l'amour des lettres, l'amour de la parole, son exploration dans toutes ses dimensions. »³

Reprenant à son compte les recherches et les intuitions de Dom Leclercq et poursuivant sa pensée avec tout son talent, le pape, dans son discours que je ne peux évoquer ici davantage, résume ainsi sa pensée dans sa conclusion : « Aujourd'hui, l'actuelle absence de Dieu est aussi tacitement hantée par la question qui Le concerne. *Quaerere Deum* – chercher Dieu et se laisser trouver par Lui : cela n'est pas moins nécessaire aujourd'hui que par le passé. Une culture purement positiviste, qui renverrait dans le domaine subjectif, comme non scientifique, la question concernant Dieu, serait la capitulation de la raison, le renoncement à ses possibilités les plus élevées et donc un échec de l'humanisme, dont les conséquences ne pourraient être que graves. Ce qui a fondé la culture de l'Europe, la recherche de Dieu et la disponibilité à L'écouter, demeure aujourd'hui encore le fondement de toute culture véritable. »

Quand Joseph Ratzinger vient à Paris pour la première fois, c'est en 1954 pour un colloque à l'Institut catholique

sur saint Augustin. Il y rencontre d'ailleurs l'abbé Jean-Marie Lustiger. Il y fit une apparition discrète. Il venait tout juste de terminer et de soutenir sa thèse de doctorat, en juillet 1953, qui portait, je le rappelle, sur un sujet augustinien, « le peuple et la maison de Dieu dans la doctrine ecclésiale de saint Augustin ». L'homme discret qui était venu à Paris avait déjà commencé à assimiler bien des éléments de notre culture française, il avait déjà lu – en traduction allemande ou en français directement – bien des auteurs du grand mouvement littéraire catholique français du xx^e siècle : Charles Péguy, Paul Claudel, Georges Bernanos, François Mauriac ainsi qu'Henri Bergson et Étienne Gilson, Antoine de Saint-Exupéry, Léon Bloy, Jean Anouilh et Jean-Paul Sartre⁴. C'est en effet durant ses études au séminaire de Freising, dans le grand mouvement de renouveau plein d'espérance, né au milieu des ruines après la fin de la guerre en Allemagne, qu'il a commencé ses lectures françaises. À Peter Seewald, qui lui disait « À cette époque, vous alliez volontiers au théâtre et à l'opéra de Munich. Qu'est-ce qui vous intéressait particulièrement ? », le pape répondait : « Fondamentalement, la représentation de la vie humaine. » Puis il évoque : « J'ai été particulièrement fasciné par *Le Soulier de satin* de Paul Claudel [...] et par *Dialogues des Carmélites*, que Georges Bernanos a écrit en s'inspirant du récit de Gertrud von Le Fort *La Dernière à l'échafaud*. J'ai également gardé le souvenir [...] d'une pièce de Paul Claudel sur la reine Isabelle, dont le portrait manichéen des Espagnols et des Indiens ne pourrait aujourd'hui que nous étonner. »⁵



Joseph avait hérité cette affinité avec la France de son propre père. Peter Seewald écrit : « Joseph est enthousiasmé par le milieu intellectuel français qu'il trouve particulièrement stimulant. Joseph était déjà vu d'ailleurs comme un érudit : pour le distinguer de son frère Georg qui étudiait dans le même séminaire, on avait surnommé Joseph le « Bücher Ratz » pour le distinguer de l'« Orgel Ratz » Georg⁶. Le « Bücher Ratz » lit déjà beaucoup à cette époque, dans des domaines variés : bien sûr la littérature allemande (Franz Kafka, Thomas Mann, Rainer Maria Rilke, Hermann Hesse, dans son analyse de la décadence, et ses contemporains Gertrud von Le Fort⁷, Annette Kolb⁸, Franz Werfel⁹, etc.), mais aussi Fiodor Dostoïevski, Aldous Huxley, sans oublier les auteurs français dont nous avons déjà parlé.

Pour sa leçon inaugurale à l'université de Bonn en 1959, il avait choisi comme thème « le Dieu de la foi et le Dieu de la philosophie ». Il explique¹⁰ : « J'avais choisi ce sujet parce que, étudiant, j'avais beaucoup lu Pascal. Gottlieb Söhngen – le grand professeur de théologie du pape – avait animé un séminaire sur Pascal et, évidemment, j'avais également lu le livre que Guardini lui a consacré et dans lequel il insiste surtout sur le Mémorial... qui traite du Dieu de la foi, du Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob par opposition au Dieu des philosophes. J'avais aussi abordé cette question à propos de saint Augustin. Tout cela m'a passionné et j'ai compris que le chemin des philosophes de la Grèce et celui de la foi se rejoignent, Alexandrie constituant le point de jonction. J'étais absolument fasciné par ce thème existentiel. »

Cette ouverture à la France complétait aussi les sources allemandes de sa culture philosophique de cette époque, enseignée au séminaire : Martin Heidegger – même si Benoît XVI précise : « Je n'ai pas beaucoup lu Heidegger, un peu tout de même et je l'ai trouvé intéressant¹¹ » – et Karl Jaspers, la nouvelle phénoménologie d'Edmund Husserl, celle de Max Scheler – comme Jean Paul II – ; mais aussi le personnelisme et l'existentialisme chrétien de Theodor Steinbüchel¹² ou de Peter Wust¹³, qu'il préfère à Heidegger, et même la mystique hassidique avec Martin Buber¹⁴. Il y ajoute les écrits de Jean Anouilh et Jean-Paul Sartre : « Sartre, dit Joseph Ratzinger à Seewald, était bien sûr quelqu'un qu'il fallait lire. Il a traduit dans le concret l'existentialisme intelligent de Heidegger ». Mais le futur cardinal note : « Certes, Sartre écrivait ses ouvrages philosophiques au contact des intellectuels dans les cafés, sa pensée est moins profonde, mais plus pénétrante et plus réaliste. »¹⁵ Ratzinger aime aussi chez Léon Bloy sa lutte « contre les modernes qui relativisent tout et contre l'embourgeoisement du christianisme qui transforme les dogmes en lieux communs à l'aide desquels on peut vivre confortablement et heureusement »¹⁶... Il aime aussi l'audace de Georges Bernanos dans sa dénonciation humaniste de la mécanisation et de l'homme robot, ainsi que la puissance de ses romans¹⁷.

Mais Joseph Ratzinger s'est particulièrement intéressé à l'inclassable Paul Claudel (1868-1955), qu'il a connu par plusieurs œuvres qui l'ont inspiré de multiples manières durant son existence : celles que Benoît XVI cite le plus

souvent sont *Ma conversion*, *Le Soulier de satin*, *Le Livre de Christophe Colomb*, le poème *La Vierge à midi* et les œuvres citées dans l'anthologie de la sœur Agnès du Sarment sous le titre *Je crois en Dieu*¹⁸. *Le Soulier de satin* (1929) fut connu et joué dès 1947¹⁹ à Munich, dans une traduction réalisée par Hans Urs von Balthasar, le grand théologien catholique de Bâle, futur grand ami de Ratzinger. Paul Claudel et Joseph Ratzinger partagent le même antifidélisme et le même éloge de l'intelligence et de la connaissance. La pensée de Ratzinger, écrit Dominique Millet-Gérard, «correspond très profondément à la pensée et à l'expérience personnelle du poète : d'une part, «un rejet violent d'une prédominance de la raison» qui tend, avec Descartes puis la philosophie allemande, à déchirer l'unité entre rationalité et foi et à établir le règne de la science positive – c'est ce dont le jeune Claudel se plaint si amèrement et qui va provoquer en retour la double illumination, la même année, de la découverte de Rimbaud²⁰ et de la conversion («une irruption du surnaturel dans la nature», comme dit Claudel lui-même²¹); et, d'autre part, «un usage heureux de la raison au service de la foi»²² qui sera confirmé par la lecture la même année de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin.

Mais le lien très profond entre la foi, la Bible, l'art et la liturgie chez le pape Benoît XVI se trouve aussi très présent chez Claudel. À la cathédrale Notre-Dame de Paris, le 12 septembre 2008, Benoît XVI déclarait : «L'art, chemin vers Dieu, et la prière chorale louange de l'Église au Créateur, ont aidé Paul Claudel, venu assister aux vêpres du

jour de Noël 1886, à trouver le chemin vers une expérience personnelle de Dieu. Il est significatif que Dieu ait illuminé son âme précisément pendant le chant du *Magnificat*, dans lequel l'Église écoute le cantique de la Vierge Marie, sainte patronne de ces lieux, qui rappelle au monde que le Tout-Puissant a exalté les humbles.» Et si l'on continue la lecture de l'homélie, on retrouve bien des thèmes claudéliens : «le symbolisme de la cathédrale, figure de la Jérusalem céleste, la joie du psalmiste»²³. Claudel en effet, a commenté avec beaucoup d'enthousiasme les 150 psaumes en en faisant une traduction poétique et originale, rejoignant ainsi la joie de fidèles qui sans cesse reprennent sa Parole au sein de l'Église, dans son expansion dans le temps et dans l'espace. Rappelons que Claudel a écrit beaucoup de commentaires nés de sa lecture quotidienne de la Bible, et un livre qui s'appelle *J'aime la Bible*. On ignore ce qu'en a lu Joseph Ratzinger – il a pu connaître certaines des traductions faites par Balthasar –, mais l'un comme l'autre sont de grands lecteurs et commentateurs et de la Bible et des pères de l'Église; et ils partagent la même herméneutique des saintes Écritures : «Tous deux mettent au cœur de leur lecture le Christ Logos (Raison ultime) qui commande toute l'Écriture par sa présence et par la dynamique qu'il y exerce.»²⁴

En 1968, Ratzinger publie son grand livre *Einführung in das Christentum* : c'est un véritable «best-seller» traduit en de très nombreuses langues et en français en 1969, sous le titre *La Foi chrétienne hier et aujourd'hui*. Ce livre est d'abord destiné à un public alle-



mand. Pourtant, Benoît XVI, dans l'introduction, où il s'interroge sur la menace du doute, n'hésite pas, après un apologue de Søren Kierkegaard cité par Harvey Cox dans *La Cité séculière*²⁵, à évoquer la scène initiale du *Soulier de satin* : le frère jésuite du héros, Don Rodrigue, est attaché au mât d'un navire espagnol qui a été attaqué par des pirates et va sombrer. Et Ratzinger commente le vers « Et c'est vrai que je suis attaché à la croix, mais la croix où je suis n'est plus attachée à rien. Elle flotte sur la mer »²⁶ en l'actualisant ainsi²⁷ : « Cette image reproduit on ne peut mieux la condition du croyant. [...] Oui, une simple planche le rattache à Dieu, mais, il faut le dire, elle le rattache à Lui indéfectiblement ; il sait que ce bois est finalement plus fort que le néant qui bouillonne au-dessous, dont la puissance demeure une menace permanente au présent. »²⁸ Cette « mer libre à ce point où la limite du ciel connu s'efface » – c'est encore un vers de Claudel –, cette mer est interprétée par Ratzinger comme le néant qui bouillonne et plus loin comme « les flots du doute » : « Ce qui arrive au croyant, aux prises avec les flots du doute, arrive également à l'incroyant qui éprouve le doute de son incroyance [...] qui ne sera jamais entièrement certain du caractère clos de ce monde visible qui embrasse, selon lui, la réalité totale. »²⁹

Mais cette relation claudélienne s'est poursuivie : en 2011, dans un discours³⁰, Benoît XVI cite à nouveau une scène du *Soulier de satin*³¹ : « Il est certain que le corps contient également un langage négatif : il nous parle de l'oppression de l'autre, du désir de posséder et d'exploiter. Toutefois, nous savons que ce lan-

gage n'appartient pas au dessein originel de Dieu. [...] Un personnage de Claudel dit à son bien-aimé : "De cette promesse que mon corps t'a faite, je suis impuissante à m'acquitter", et se voit répondre : le corps "se dissout mais la promesse qu'il m'a faite ne se dissout pas". La force de cette promesse explique que la Chute n'est pas la dernière parole sur le corps dans l'histoire du salut. » Le pape poursuivra cette méditation dans son encyclique *Deus caritas est*, datée du 25 décembre 2005, où il revient sur ce thème de l'amour et des relations entre *eros* et *philia* : « L'homme devient vraiment lui-même, quand le corps et l'âme se trouvent dans une profonde unité ; le défi de l'*eros* est vraiment surmonté lorsque cette unification est réussie. Si l'homme aspire à être seulement esprit et qu'il veuille refuser la chair comme étant un héritage simplement animal, alors l'esprit et le corps perdent leur dignité. Et si, d'autre part, il renie l'esprit et considère donc la matière, le corps, comme la réalité exclusive, il perd également sa grandeur. [...] Mais ce n'est pas seulement l'esprit ou le corps qui aime : c'est l'homme, la personne, qui aime comme créature unifiée, dont font partie le corps et l'âme. C'est seulement lorsque les deux se fondent véritablement en une unité que l'homme devient pleinement lui-même. C'est uniquement de cette façon que l'amour – l'*eros* – peut mûrir, jusqu'à parvenir à sa vraie grandeur. »³²

On peut aussi penser que ces lignes très remarquées de Benoît XVI dans cette encyclique sont inspirées également par la lecture des réflexions de Dom Leclercq dans son livre *L'Amour vu par les moines au XI^e siècle*³³.

Est-ce trop dire que Claudel fascine Joseph Ratzinger ? Ils ont, dans leur foi, un chemin commun vers Dieu : celui de la beauté. Peter Seewald, le biographe de Benoît XVI, rapporte ce propos du grand ami de Ratzinger, son concitoyen et condisciple Rupert Berger, au moment du *Soulier de satin* à Munich : « Joseph s'enthousiasmait pour tout ce qui est beau. »³⁴ Un passage de *La Foi chrétienne hier et aujourd'hui* est significatif : lui qui admirait avec autant de passion les scientifiques – par exemple Albert Einstein³⁵ et Max Planck³⁶, qu'il a lus – écrit³⁷ : « Le mathématicien découvre la mathématique du cosmos, le fait que les êtres sont le produit d'une pensée. C'est tout. Il n'atteint que le dieu des philosophes. Mais faut-il s'en étonner ? Comment le mathématicien qui regarde le monde sous le seul angle de la mathématique pourrait-il trouver autre chose dans l'univers que de la mathématique ? »³⁸ Ne faudrait-il pas l'inviter à regarder le monde sous un angle différent ? N'a-t-il jamais admiré un pommier en fleurs, ne s'est-il jamais étonné du processus de fécondation qui ne se réalise, à part le rôle de l'abeille et de l'arbre, que par le biais de la fleur, incluant ainsi la merveille tout à fait superflue du beau ? Cette merveille elle-même peut-elle être comprise sans référence au Beau qui existe indépendamment de nous ? [...] La réponse est toujours en fonction de la question posée. [...] Dans le monde nous trouvons incontestablement de la mathématique objective ; mais nous y trouvons aussi bien la merveille extraordinaire et inexplicable du Beau ; au point qu'il faut bien reconnaître que le mathématicien qui a créé ces réalités a déployé une imagina-

tion créatrice exceptionnelle. » Évidemment, là encore, ces propos consonnent fortement avec cette scène du *Soulier de satin*, dans la deuxième journée : parcourant la campagne romaine, le vice-roi de Naples, futur époux de Doña Musique, fait devant ses compagnons « jansénisants » (tant pis pour l'anachronisme) l'éloge de l'art, y compris païen : superbe statue antique qu'il s'apprête à emporter pour servir de modèle à... Rubens. Et Claudel d'écrire : « Et qui donc mieux que Rubens a glorifié la Chair et le Sang ; cette chair et ce sang qu'un Dieu a désiré revêtir et qui sont l'instrument de notre rédemption ? »³⁹ Ce n'est pas le Bavarois qu'est Benoît XVI qui refuserait cette vision, environné d'art baroque comme il était ! Claudel et Benoît XVI réfèrent cette beauté à la sagesse biblique et à la réflexion paulinienne sur l'être humain : dans le discours déjà évoqué du 13 mai 2011, Benoît XVI poursuit en évoquant les peintures de Michel-Ange à la chapelle Sixtine : « Les corps peints par Michel-Ange sont habités de lumière, de vie, de splendeur. Il voulait montrer ainsi que nos corps cachent un mystère. En eux, l'esprit se manifeste et est à l'œuvre. Ils sont appelés à être des corps spirituels. »⁴⁰ Ratzinger a aimé chez Claudel un poète « chez qui le sentiment ne l'a jamais emporté sur la raison »⁴¹, quelqu'un qui l'a aidé à déchiffrer le réel, dans une grande joie et même une exultation, chez Claudel, cet homme qui vitupérait souvent mais n'en demeurerait pas moins dans l'action de grâce.

L'autre grand Français qui fut son ami, c'est le cardinal Henri de Lubac, pour lequel il dit : « Le Père de Lubac et moi, nous étions *cor unum et anima*

una »⁴², un seul cœur et une seule âme. Dans sa biographie de 1977, Ratzinger confie qu'il « n'a jamais plus rencontré d'hommes d'une aussi vaste culture en théologie et en histoire des idées que Balthasar⁴³ et Lubac. Je serais bien incapable de dire tout ce que notre rencontre m'a apporté »⁴⁴ Ratzinger a rencontré pour la première fois Henri de Lubac en lisant, en 1948, le livre magistral du théologien français, *Surnaturel*, paru en 1946 et qui lui a valu bien des ennuis auprès du Saint-Office et ce jusqu'à la veille du concile Vatican II où, à l'étonnement de beaucoup, Jean XXIII l'avait nommé expert ! Dans la foulée, Joseph lut le second maître-livre de Lubac. Dans la traduction, là encore faite par Hans Urs von Balthasar, il confie : « Il y a maintenant près de quarante ans, un ami me donnait, à la fin de l'automne 1949, le livre *Catholicisme* du Père de Lubac. Pour moi, la prise de connaissance de ce livre devint un événement-clé dans mon parcours théologique. »⁴⁵

La première rencontre réelle entre les deux hommes eut lieu dans les premiers jours du concile, le 19 octobre 1962, à l'hôtel Mater Dei, sur le Janicule, au cours d'une rencontre entre neuf évêques allemands et seize théologiens, invités par Hermann Volk, tout jeune évêque de Mayence et ami de Ratzinger. Lubac et Ratzinger avaient plus de trente ans d'écart : le premier était, après sa réhabilitation, un des théologiens les plus en vue du concile, le second un tout jeune professeur inconnu de l'université de Bonn. Le but de la rencontre était de réfléchir à comment réagir devant les documents préparatoires aux travaux du concile fournis par la Curie. Le jour-

nal de Lubac nous apprend que les deux théologiens se rejoignent sur la médiocrité fondamentale des textes proposés. Les deux hommes vont alors se rencontrer régulièrement à Rome durant le concile et vont nouer, dans le tourbillon de cette grande assemblée, une très grande amitié. Lubac assiste à certaines conférences de Ratzinger, maintenant à l'université de Münster, par lesquelles il aide à la réflexion des évêques allemands sur les grands thèmes du concile ; on a l'appréciation de celle sur la collégialité épiscopale : « excellent travail », note Lubac dans son journal⁴⁶. Un moment, ils travailleront tous deux dans la revue *Concilium*, créée en 1965 pour aider à l'application du concile. Mais Lubac, très vite, le premier, quittera le comité directeur de cette revue dès la fin de l'année 1965 devant son commencement de déviance, suivi de Ratzinger. En 1972, avec quelques autres dont Balthasar, ils fonderont *Communio*, grande revue théologique internationale qui existe toujours. De 1969 à 1974, ils seront membres tous les deux de la commission théologique internationale, organisme conseiller du pape dans les domaines de la théologie et de la Bible, composée de théologiens de tous pays et de toutes obédiences. Cette participation leur permettra de très nombreux échanges et travaux en commun.

Quand l'interview de Ratzinger par Vittorio Messori⁴⁷, appelé *Entretien sur la foi*, fera scandale – on trouvait indigne que le préfet de la congrégation pour la doctrine puisse donner une interview⁴⁸ –, Lubac répondra en faisant l'éloge de Ratzinger et en soutenant qu'il était bon et normal que le préfet puisse

parler et ne pas être toujours dans le silence comme ses prédécesseurs. Et Lubac conclut son *Entretien autour de Vatican II*⁴⁹ en évoquant le célèbre discours du cardinal Joseph Frings au concile contre le Saint-Office, dont il dit qu'il est en grande partie l'œuvre de Ratzinger : « Il n'est pas exagéré de dire que l'ancien Saint-Office, tel qu'il se présentait, a été ce jour-là détruit par Ratzinger, en union avec son archevêque. Le cardinal [Franjo] Seper, homme plein de bonté, a commencé le renouveau. Ratzinger, qui n'a pas changé, le continue. On aurait avantage à se souvenir de cet épisode. »⁵⁰ L'amitié entre Ratzinger et Lubac paraît bien forte.

De son côté, Ratzinger a souvent expliqué son admiration pour Lubac⁵¹. C'est, nous l'avons dit, le livre *Surnaturel*, lu par Ratzinger en 1948, qui a été la cause de son attachement au théologien français ; écoutons Benoît XVI parler, le 17 décembre 2007, à l'occasion du prix Henri de Lubac : « Déjà en 1948, [...] je pouvais lire le fameux livre *Surnaturel*. J'ai admiré cette nouvelle interprétation de saint Thomas d'Aquin assez différente du saint Thomas de la théologie néo-scolastique. Cette nouvelle anthropologie dynamique comprend l'existence humaine comme mouvement du désir de voir Dieu. Unir d'une manière tout à fait nouvelle le don libre, justement surnaturel, de l'amour du Seigneur au dynamisme fondamental d'une créature qui est essentiellement image de Dieu, donc attente de l'amour infini : cette vision anthropologique était fascinante. [...] J'y ai trouvé une lumière pour ma propre vie spirituelle. Je dirais que cette synthèse entre rigueur scien-

tifique et spiritualité est un aspect fondamental de toute la théologie du Père de Lubac. »⁵² Cette approche de Lubac mettra en rapport Ratzinger avec un autre grand professeur français, Étienne Gilson (1884-1978) : ils se sont rencontrés en Allemagne à la toute fin des années 1950. Ratzinger recevra de lui, évidemment, ses travaux en histoire de la philosophie médiévale⁵³, ses réflexions sur la philosophie dans le christianisme et celles sur les idéologies séculières⁵⁴, que Gilson a combattues toute sa vie, lui qui était un académicien, professeur au Collège de France, très engagé dans les affaires de son siècle et de la politique. Ratzinger entretiendra une correspondance suivie avec Gilson. Dans une lettre du 13 septembre 1959, il lui écrivait : « Cher Monsieur, déjà comme étudiant j'ai lu avec le plus grand enthousiasme vos œuvres, qui étaient une source de connaissance et de joie. »⁵⁵ En 2008, Benoît XVI disait encore : « J'ai eu des relations personnelles très bonnes avec Étienne Gilson, Henri-Irénée Marrou. Donc j'ai eu un contact très profond et très personnel et enrichissant avec la grande culture théologique et philosophique de la France. »⁵⁶

L'autre livre de Lubac qui a marqué profondément Benoît XVI est *Catholicisme, les aspects sociaux du dogme*, paru et lu par le pape en 1950. Il en retient deux choses capitales : l'appel de Lubac à vivre « la responsabilité sociale du chrétien en une époque où il semblait que le christianisme était orienté presque exclusivement vers le salut de l'âme individuelle et l'imprégnation de la théologie des pères de l'Église⁵⁷, dont Lubac en faisait presque des contemporains. »⁵⁸ Les



deux hommes ont montré une grande affinité intellectuelle par-delà les différences de formation et de culture de base. Cette affinité est vraiment « européenne » dans des sources communes, dans une approche commune des grands classiques de la littérature, de la théologie, de la philosophie. Tous deux étaient fort sensibles aux grands débats du temps et lucides sur la situation périlleuse de la culture européenne et de ses causes. « Mais, écrit Vincenzo Arborea, la plus profonde affinité intellectuelle entre les deux théologiens est l'amour de l'Église qui se nourrit de l'étude des Pères et de la grande période théologique médiévale et se traduit par une vision harmonieuse de la théologie. »⁵⁹ On peut ainsi lister leurs harmonies : tous deux comprennent de la même manière leur mission de théologien dans l'Église et non contre elle et dans le service du peuple de Dieu ; tous deux sont soucieux du rapport entre la foi et la raison, admirant les deux démarches et montrant comment elles se confortent l'une l'autre ; tous eux dialoguent avec la culture contemporaine et « partagent la même ambition : faire revivre Dieu dans l'agora du monde contemporain »⁶⁰ ; tous deux ont le même recours à l'histoire, à la tradition, aux pères de l'Église dans une vision équilibrée et harmonieuse ; tous deux ont collaboré à une synthèse de la foi, traitant des sujets très variés, mais dans une vision unifiée de la foi de l'Église ; enfin, tous deux sont des lecteurs assidus et continus à la Parole de Dieu sans refuser les apports de l'exégèse, mais sans en être esclave ni cautionner tous les présupposés de cette méthode et sans renoncer à l'exégèse des pères et du Moyen Âge.

Les deux hommes ont vécu aussi des difficultés, des mépris, des incompréhensions et des oppositions aussi tenaces qu'injustes et sordides. Lubac souffrira de mépris pendant le concile et d'une incompréhension de son propre ordre jésuite à la fin de sa vie, à Paris, jusqu'à une solitude « organisée » et la persécution proprement idiote et indigne au moment de son cardinalat. Ratzinger rendra visite à son ami à Paris à la fin de sa vie et dira : « Il était très seul, mais toute la pureté et la grandeur de son âme apparaissaient dans sa patience dans sa souffrance et la persévérance de la foi. »⁶¹ Benoît XVI ajoutait : « Pour moi, l'amitié avec le père et le cardinal de Lubac, mûrie durant le concile et à l'occasion des temps de travaux communs au sein de la commission théologique internationale, est un des plus grands dons que j'ai reçus dans ma vie. Ce grand chrétien était pour moi l'incarnation de l'humanisme chrétien authentique, capable de fonder une Europe dans la communion fraternelle avec tous les continents. Le cardinal de Lubac s'imposait à moi comme l'incarnation de la noble France et un modèle parfait de savoir-vivre évangelique. »⁶²

En conclusion, voilà donc quelques aspects des relations du pape Benoît XVI avec la culture française. Celui-ci déclarait, aux journalistes dans l'avion qui le conduisait en France en septembre 2008 : « Je n'oserai pas dire que je connais bien la France. Je la connais un peu, mais j'aime la France, la grande culture française, surtout naturellement les grandes cathédrales, et aussi le grand art français [...]. Et naturellement la théologie du siècle du concile Vatican II. J'ai eu le grand hon-

neur et la joie d'être ami du père de Lubac, l'une des plus grandes figures du siècle passé, mais j'ai eu aussi des bons contacts de travail avec le père Congar, Jean Daniélou et d'autres. J'ai eu des relations personnelles très bonnes avec Étienne Gilson, Henri-Irénée Marrou. J'ai eu réellement un contact très profond, très personnel et enrichissant avec la grande culture théologique et philosophique de la France. Cela a été réellement positif pour le développement de ma pensée, [de] mon développement personnel, théologique, philosophique et humain. »⁶³

J'ajouterai ceci : j'ai écrit ce texte pendant les journées de grève contre le projet de loi sur les retraites, tandis que le chahut et l'irrespect régnaient au parlement et que sous mes fenêtres, des étudiants de Science Po, dépenaillés, assis ou debout sur des poubelles, lançaient des slogans d'une pauvreté et d'une vulgarité qui les destinaient aux poubelles toutes proches... et je me suis demandé un moment à quel temps je devais conjuguer la culture française ou si j'étais encore dans le même pays... Enfin, il y a eu tout de même le Sénat. Je vous remercie vivement de votre écoute. 

NOTES

- 1 Benoît XVI, *Dernières conversations avec Peter Seewald*, éd. Fayard, 2016, page 186.
- 2 Benoît XVI, *Dernières conversations*, *op. cit.*, page 195.
- 3 Dom Jean LECLERCQ, *L'Amour des lettres et le désir de Dieu*, éd. Cerf, 2008, page 14.
- 4 À noter qu'ils sont tous dans la bibliothèque du séminaire !
- 5 Benoît XVI, *Dernières conversations*, *op. cit.*, page 102.
- 6 Peter SEEWALD, *Benoît XVI. Une vie*, éd. Chora, 2022, tome 1, page 189.
- 7 Gertrud von Le Fort (1876-1971), femme de lettres allemande et figure du Renouveau catholique : *La Femme éternelle, Le Voile de Véronique*, etc.
- 8 Annette Kolbs (1870-1967), écrivain, essayiste et pacifiste franco-allemande.
- 9 Franz Werfel (1890-1945) : le couple qu'il formait avec Alma Mahler-Gropius s'était réfugié en France, à Sanary-sur-Mer, durant la guerre.
- 10 Benoît XVI, *Dernières conversations*, *op. cit.*, pages 128-130.
- 11 *Idem*, page 101.
- 12 1888-1949, professeur de théologie morale à l'université de Munich (1935-1939).
- 13 1884-1940, philosophe existentialiste allemand dont la correspondance avec ses amis français a été traduite et éditée chez Téqui.
- 14 1878-1965, philosophe, conteur, mystique et pédagogue israélien et autrichien.
- 15 *Idem*, Seewald, *Benoît XVI une vie*, tome 1, page 210.
- 16 *Idem*, page 227.
- 17 C'est un livre de Hans Urs von Balthasar qui a fait connaître Bernanos au public allemand : *Bernanos* (éd. Hegner, 1954), dont la traduction française par Maurice Candillac, *Le Chrétien Bernanos*, paraît au Cerf en 1956.
- 18 Dominique MILLET-GÉRARD, « *Dominici servitii schola* : Consonances spirituelles et esthétiques de Joseph Ratzinger et Paul Claudel », dans Philippe CAPELLE-DUMONT et Davide DE CAPRIO (dir.), *Joseph Ratzinger-Benoît XVI et la culture française*, actes du colloque de l'université de Strasbourg, éd. Parole et Silence, coll. « Communio », 2022, pages 61 et suivantes. L'auteur a édité en 2005 la *Correspondance de Claudel avec les ecclésiastiques de son temps*, éd. Honoré Champion, coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux », 2005.
- 19 Avant donc Paris qui ne l'a donné que partiellement en 1943 par Jean-Louis Barrault, et seulement en intégral en 1980 au théâtre d'Orsay, puis en 1987 avec Antoine Vitez.



- 20 *Les Illuminations*, d'Arthur Rimbaud, que Claudel qualifie de « mystique à l'état sauvage ». Poème en prose publié en 1886.
- 21 « Ma conversion », *Revue de la jeunesse*, 10 octobre 1913, également dans Paul Claudel, *Œuvres en prose*, éd. Gallimard, coll. « La Pléiade », 1973, page 1009.
- 22 Dominique MILLET-GÉRARD, *op. cit.*, page 65.
- 23 Dominique MILLET-GÉRARD, *op. cit.*, page 74.
- 24 Dominique MILLET-GÉRARD, *op. cit.*, page 77.
- 25 Harvey COX, *La Cité séculière*, éd. Casterman, Tournai, 1968. Joseph Ratzinger, *La Foi chrétienne hier et aujourd'hui*, éd. Mame, 1969, page 7.
- 26 Paul Claudel, *Théâtre*, éd. Gallimard, coll. « La Pléiade », 1956, pages 652-653.
- 27 Peut-être en s'inspirant de la postface de Balthasar à sa traduction de 1939.
- 28 Joseph Ratzinger, *La Foi chrétienne hier et aujourd'hui*, *op. cit.*, page 10.
- 29 *Idem*, page 11.
- 30 Discours du pape Benoît XVI aux participants à la rencontre organisée par l'Institut pontifical de la famille pour les études sur le mariage et la famille, 13 mai 2011.
- 31 *Le Soulier de satin*, jour III, scène XIII.
- 32 Benoît XVI, lettre encyclique *Deus caritas est*, paragraphe n° 5.
- 33 *Op. cit.*, plus haut, page 3.
- 34 Peter SEEWALD, Benoît XVI. *Une vie*, éd. Chora, 2022, tome 1, page 284.
- 35 Albert EINSTEIN, *Comment je vois le monde ?*, éd. Flammarion, 1934.
- 36 Connue par son professeur Aloys Wenzel, né à Munich en 1887 et qui, après avoir étudié les mathématiques, la physique et la psychologie, enseigna la philosophie à l'université Ludwig et Maximilien de Munich, dont il devient doyen puis recteur. « La philosophie de la liberté de Wenzel montre que la vision classique du monde de la physique dans laquelle Dieu ne joue aucun rôle est contredit par les données des sciences naturelles au profit d'une vision du monde ouverte. » Voir Peter SEEWALD, Benoît XVI. *Une vie*, éd. Chora, 2022, tome 1, page 216.
- 37 Joseph Ratzinger, *La Foi chrétienne hier et aujourd'hui*, *op. cit.*, pages 92-93.
- 38 On peut penser ici à Wittgenstein, qui faisait remarquer que « la nature ne répond qu'aux questions qu'on lui pose ».
- 39 Dominique MILLET-GÉRARD, *op. cit.*, page 82, citant *Le Soulier, Théâtre II*, page 749.
- 40 Discours du pape Benoît XVI aux participants à la rencontre organisée par l'Institut pontifical Jean Paul II pour les études sur le mariage et la famille, salle clémentine, vendredi 13 mai 2011, page 1.
- 41 Page 86.
- 42 Vincenzo ARBOREA, « Le rapport entre foi et Église dans la pensée de Henri de Lubac et Joseph Ratzinger », *Benoît XVI et la culture française*, *op. cit.*, page 89.
- 43 Rencontré en 1960 dans un groupe de travail réuni à Tübingen.
- 44 Joseph Ratzinger, *La mia vita. Ricordi (1927-1977)*, San Paolo Edizioni, 1997, page 108. Traduction française : *Ma vie. Souvenirs*, éd. Fayard, page 129.
- 45 Voir Marie- Gabrielle LEMAIRE, « Joseph Ratzinger et Henri de Lubac », *Bulletin de l'Association internationale cardinal Henri de Lubac*, 2013, vol. XV, page 62.
- 46 Dans ses *Carnets du concile*, Henri de Lubac cite Joseph Ratzinger dix-sept fois, pour des appréciations flatteuses ou pour organiser des rencontres entre Ratzinger et d'autres théologiens. Seul Rahner a plus de mentions. Voir M.-G. LEMAIRE, article cité, page 94.
- 47 Vittorio MESSORI, *Entretien sur la foi*, éd. Fayard, 1985.
- 48 L'interview était donnée pour présenter le préfet, que la presse insultait sans cesse. Les premières pages du livre donnent quelques aperçus des méchancetés contradictoires que la presse racontait sur lui. Voici quelques échantillons : « un allemand agressif, à l'allure fière », « un bavarois rubicond à l'apparence cordiale », « un panzercardinal qui n'a jamais abandonné les vêtements fastueux et la croix pectorale d'or d'un prince de la Sainte Église romaine ». Ce à quoi on pourrait ajouter « un foudroyé de 1968 ». On notera au passage l'objectivité journalistique ! Toutes ces amabilités avaient hélas souvent comme source Hans Küng, l'« ami » de Tübingen qui n'a jamais cessé de le dénigrer et que Benoît XVI a reçu cordialement et longuement à Castelgondolfo à son élection.

- 49 Henri DE LUBAC, *Entretien autour de Vatican II. Souvenirs et réflexions*, Éditions du Cerf, 1985.
- 50 *Op. cit.*, page 123.
- 51 Vincenzo ARBOREA signale plusieurs textes où Benoît XVI dit son admiration et ce qu'il doit à Henri de Lubac : 1) son autobiographie de 1977 ; 2) la préface de l'édition anglaise du livre *Catholicisme* de Lubac ; 3) l'ouverture du colloque en 1996 à l'Université pontificale grégorienne à Rome ; 4) le discours de réception de la Légion d'honneur à l'ambassade de France près le Saint-Siège le 11 mai 1998, « Éloge. Le cardinal de Lubac » ; 5) le discours à Rome le 17 décembre 2007 à l'occasion de la première édition du Prix Henri de Lubac. Article cité, page 98.
- 52 Discours, pages 7-8.
- 53 Qui vaudront à Gilson une renommée mondiale.
- 54 Germanisme, nazisme, antisémitisme, communisme, stalinisme. Voir Florian MICHEL, Étienne Gilson. *Une biographie intellectuelle et politique*, éd. Vrin, Paris, 2018, chapitre II, page 97-143.
- 55 Florian MICHEL, Étienne Gilson. *op. cit.*, page 25. On peut aussi consulter, dans les actes du colloque de Strasbourg cité, la communication passionnante de Davide DE CAPRIO, « J. Ratzinger, É. Gilson et le problème de la philosophie chrétienne », page 21-48.
- 56 *Idem*, page 301.
- 57 Les pères de l'Église sont des écrivains chrétiens des premiers siècles (I^{er}-IX^e siècles) qui, dans leur temps et leur région, étaient des témoins et des docteurs confirmés de la foi de l'Église : saint Augustin, saint Ambroise pour l'Occident, saint Grégoire de Naziance, saint Basile, saint Jean Damascène pour l'Orient.
- 58 Vincenzo ARBOREA, article cité, page 100.
- 59 *Idem*, article cité, page 104.
- 60 *Idem*, page 107.
- 61 Dans le discours de remise du Prix Henri de Lubac, *op. cit.*, page 9.
- 62 Dans « Éloge. Le cardinal de Lubac », discours à l'ambassade de France près le Saint-Siège cité plus haut, page 23.
- 63 Voyage apostolique en France à l'occasion du 150^e anniversaire des apparitions de Lourdes (12-15 septembre 2008), entretien du pape Benoît XVI accordé aux journalistes au cours du vol vers la France, vendredi 12 septembre 2008, disponible sur www.vatican.va.